

PAPA, M'ENTENDS-TU ?

Collection Vivre et l'écrire - Déjà parus :

- *Écrits de jeunes :*

100 lettres d'adolescents
Reste encore un peu, j'ai pas fini de grandir
Le stylo sauvage
J'en ai marre de me retenir
J'aimerais bien aider le monde à se lever
Le livre de mes pensées secrètes
Ici j'ai tout : la maison, le travail et l'école
Les visages infinis
Réponds-moi vite
Grand-Mère, je t'aime
Poèmes
L'imparfait ne me décrit pas
Les ados du garage
Mais qui donc pense à moi
Tout le plaisir est pour moi !

- *Écrits d'adultes et de retraités :*

Saisons adultes
Merci pour le timbre
L'encrier des espérances
Sous les pierres mon cœur
Donnez-moi donc de vos nouvelles
Vivre et l'écrire
J'en ai croisé bien des chemins
Sans elle ? Sans ailes
Mon frère des limbes
Par monts et par mots
Malgré tout – Du Valdahon à Figuié
Nous allons sauter les barrières
Écrire pour ne pas perdre la main
Grattez l'écorce
Des Bas Buissons aux Eaux Vives
Moi, Maxime, 97 ans

Territoires Larko
Parcelles d'infini
La petite fille attendait
Écris-moi, un siècle de vies

- ***Vivre et l'écrire Limours :***

Que reste-t-il quand il ne reste rien ?
Eh ! Ça va pas ?
Le petit carnet
Limours en Hurepoix, une trace des associations pour le
XXI^e siècle
Histoire(s) d'écrire – un après-midi d'écriture

- ***Vagues d'écrits (Vivre et l'écrire en Bretagne)***

Ça bouillonne dans ma tête

- ***Vivre et l'écrire Orléans :***

Eux, nous, émoi
Rêves de vacances, vacances de rêve

- ***Vivre et l'écrire Tours***

Méandres & Détours
Porte ouverte sur le passé - le haut Cantal au début du
XX^e siècle

© L'Harmattan, 2004
ISBN : 2-7475-6160-7
EAN : 9782747561600

Anne-Dominique GRANGE

PAPA, M'ENTENDS-TU ?

Préface de
Henry JOYEUX

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

Il y a plus d'un an maintenant que la maladie emportait l'auteur de cet écrit. Elle était ma femme. Je l'ai côtoyée et accompagnée au cours des deux années où elle livra son combat contre un cancer découvert en janvier 2000.

Dans la courte période qui la fit brutalement passer de la catégorie des bien-portants à celle des « grands malades », elle se trouva terrassée par l'annonce du mal qui la rongait et par l'ensemble des moyens mis en oeuvre pour le traiter. Mais en même temps, dès le premier instant, et malgré le choc de cette annonce, lui apparut très clairement comme une nécessité vitale, quelle que soit l'issue réelle, de veiller à ne pas être éclipsée par cette terrible maladie et à ne pas disparaître sous l'effet de la stratégie thérapeutique qui se mettait en place.

L'idée de ce récit fit suite à cette volonté de continuer à exister face au cancer ; elle prit corps en décembre 2000. Onze mois étaient passés, onze mois au cours desquels tout était allé très vite, trop vite, et où la massivité des traitements suivis : radiothérapie, chimiothérapie, et chirurgie (il y eut deux opérations coup sur coup), laissait peu de place à la réflexion et à une action qui ne fut pas simplement de lutter pour survivre. Et elle survécut. Désarmée néanmoins, émergeant du désastre qu'elle venait de vivre, en proie à un profond désarroi à propos duquel il lui fallait réagir. Après le dessin, après la musique, l'écriture s'imposa alors comme le moyen le plus adéquat à la remettre en selle ; elle lui permettrait de se réapproprier sa personne, une personne diminuée certes, différente de celle qui préexistait à la maladie, une personne malade et devant continuer à se soigner, mais une personne qui parle.

Écrire pour vivre et panser les cicatrices, mais écrire aussi pour témoigner et venir en aide aux autres, à tous ceux qui sont touchés par ces maladies qui vous désignent comme des « grands malades ». Psychologue clinicienne et chercheuse, elle portait sur son expérience un regard singulier qui nourrissait sa réflexion sur les aspects psychologiques liés à de tels malades et au particularisme de leur maladie ; elle a pu aussi saisir et analyser toute l'importance prise en ces circonstances par l'entourage familial et amical, et bien sûr, incontournable, par le monde médical.

Écrit en peu de temps, de décembre 2000 à mai 2001, cet ouvrage a été comme un jaillissement, comme une impérieuse et urgente nécessité. Mais la hâte dans la rédaction - qui n'était en rien dictée par l'évolution du mal - n'a pas entravé le développement d'une réflexion tout aussi nécessaire que le témoignage sur lequel elle reposait. Cette rapidité d'écriture était donc un choix de même que la fin, qui peut paraître abrupte, et qui marque en fait le terme du traitement médical à proprement parler avec l'arrêt de la chimiothérapie. En revanche, la période d'écriture étant contemporaine des dernières chimiothérapies, l'élaboration et la rédaction de ce livre devaient subir la dynamique proprement incapacitante des cures qui se succédaient.

Tout cela a donné à l'ouvrage un rythme et un effet de style qui peuvent étonner et ont produit un récit au ton alerte, spontané, rempli de sincérité et d'affection, un récit proche de l'expérience vécue et où alternent des moments de gravité et d'autres plus légers et même assez drôles : un récit terriblement vivant en l'état.

Témoignage, réflexion d'ordre psychologique, ce texte rend compte également d'un cheminement personnel qui vise à élucider la question de savoir dans quelle mesure des traumatismes passés ont pu faire le lit du cancer, question qui n'est pas tant intellectuelle mais qui vise à donner du sens à ce qui pourrait être attribué à la fatalité. Donner un sens au développement de la maladie, c'est donner à la maladie une place dans sa propre histoire ; c'est aussi, et d'abord, chercher à donner un sens à sa vie et donc, encore plus particulièrement lorsque l'on est porteur d'une maladie qui engage le pronostic vital, à sa mort.

Le titre de ce petit livre, pour déroutant qu'il puisse être, résume ce qu'il en était pour elle de cette question du sens à donner. Un chemin essentiel même, et surtout, lorsque l'on se pense perdu.

Pascal Dubellé

Préface

Dominique Grange nous manque. Heureusement, la voici qui nous rejoint pour de nouveaux messages.

Nous connaissons son excellente thèse sur le thème l'Emprise militaire : un « psy » dans l'Armée. Nous avons aimé l'acuité de sa perception dans un milieu hyper spécialisé.

Cette fois elle dit ce qu'elle vit. Une histoire vraie poignante. Elle est présente à toutes les pages.

L'importance du père, de l'époux, de l'enfant, de la famille, des amis...

Le « subtil équilibre » entre les apports de la médecine, la compréhension psychologique et la démarche spirituelle.

Le cancer n'est pas une fatalité. Il peut être source de créativité, de réflexion sur le sens de la vie. Une force spéciale a animé Dominique tout au long de sa maladie. Elle l'a enrichie comme elle nous enrichit de son mystère.

Lisez et Dominique vous aidera à ouvrir votre cœur.

*Professeur Henri Joyeux
Faculté de Médecine de Montpellier
Département de chirurgie du Centre Régional
de Lutte contre le cancer*

Prologue

L'auteur est psychologue praticienne et docteur d'université en psychologie clinique. Son mari Pascal est médecin psychiatre et très bon généraliste. Ils habitent près de Paris avec leur fille Estelle. Sa famille à elle est du sud de la France.

Janvier 2000 : diagnostic de cancer du rectum stade trois suspicion de métastases hépatiques.

Février 2000 : l'auteur a 45 ans. C'est le temps de la radiothérapie et des débuts de la chimiothérapie, avant l'intervention chirurgicale.

Avril 2000 : décès de son père le 9, suite à la maladie d'Alzheimer. Enterrement le 12 à Sète.

Elle passe 8 heures au bloc opératoire le 19.

Mai 2000 : occlusion le 15.

À nouveau sous chimiothérapie de juin 2000 à avril 2001.

Début mai elle proposera l'arrêt de ce traitement ; ce fut le cas.

Sa famille, ses amis et l'auteur font face à cette situation depuis plus d'un an.

Au moment même où j'achève cet écrit, j'ai le sentiment que mon père est enfin près de moi ; je ne le vois pas mais je sens qu'il n'est plus malade. Lorsqu'il est mort avant mes deux hospitalisations, j'ai eu si peur de le suivre. Finalement c'est lui qui est venu dans ma vie d'ici-bas, je me suis appuyée sur lui pour prendre en charge ma partie malade du cancer et garder toujours présentes les caractéristiques de ma personnalité et ma capacité à décider pour moi-même.

Décider, c'est m'obliger chaque jour et obliger les autres à tenir compte de mon statut de « sujet », indépendamment de la maladie et de la souffrance.

Guidée par mon père, j'ai demandé au monde médical de me suivre ; il l'a fait.

Une première partie raconte la souffrance et la stratégie nécessaire à mettre en place, la seconde explique et analyse l'ensemble de la situation.

Le premier mai 2001. A D. G.

Mardi 5 décembre 2000 : j'écris

Ce matin, je suis allée acheter mon petit poulet grillé du mardi, du mardi sans chimiothérapie. J'ai mangé aussi des betteraves, c'était un délice. Pendant le temps de « chimio », c'est impossible, j'ai la nausée constamment, je suis écoeurée, sans appétit ; et puis sur le plan intestinal c'est bien inconfortable, sinon douloureux. Ce matin aussi, je me suis dépêchée d'aller à la banque, j'ai fait mille petites choses qui ne peuvent attendre ; rien ne peut attendre. Rien. Tout doit aller au plus vite, avant que..., je ne sais. Avant.

Il y a bientôt un an qu'il nous faut faire face à ce cancer du rectum, à 45 ans, et ses suites, un « nodule » au foie ; une métastase hépatique disent-ils sur certains comptes rendus ; on ne peut pas faire de prélèvements car c'est bien mal placé. Quant aux « marqueurs » ils ne sont pas dans la norme.

Cet après-midi, j'irai chercher mes photos, les photos de mon escapade dans ma Drôme natale, quatre jours, quatre petits jours où j'ai retrouvé une amie d'enfance ! Mon frère m'a emmenée à droite, à gauche. Ce fut rapide mais bien organisé. Tout se fait vite comme si demain n'était pas prévu, comme si chaque voyage ainsi préparé, dans le Midi en général, était le dernier. Nous nous dépêchons tous, ou plutôt nous courons à l'essentiel pour éviter le pire. C'est ma stratégie, je crois bien l'avoir communiquée à tous mes proches : entre les « chimios » je pars autant que possible, vers le passé et vers l'avenir en même temps. Toutes ces rencontres sont indispensables et me permettent d'assumer le prochain « traitement » ; certains disent « médicament » ; moi je ne peux pas le dire ; je vais à ces séances de « chimio » dans l'angoisse et la dépression. En fait j'ai peur, peur de ces produits dont je ne vois que l'aspect négatif. Pourtant au foie il y a toujours des « images », du côté intestinal par contre c'est en principe terminé. Un cancer du rectum ainsi avancé, l'opération était inévitable.

En décembre 1999, je consultais enfin en gastro-entérologie. Quatre mois avant de me décider, quatre mois de petits troubles,

sans douleurs aiguës, mais plutôt lancinantes ; il fallait y aller. Le médecin avait paru bien circonspect : elle me prit rendez-vous pour une coloscopie, au plus vite souhaitait-elle, mais moi j'ai voulu passer les fêtes sans diagnostic, j'avais une drôle d'impression. J'ai voulu attendre la rentrée, finir l'année, finir mille choses d'ailleurs : en effet, depuis quelques mois, je rangeais beaucoup, je classais, j'ai même démissionné d'une activité de recherche qui ne me convenait plus ; sur le plan privé aussi j'ai essayé d'aller à l'essentiel. Un temps s'achevait manifestement pour moi, mais je dois dire un temps fait de difficultés dans tous les domaines, sur fond de vie a priori tranquille et un peu bourgeoise.

En janvier 2000, j'étais donc libre. Je me le disais d'ailleurs : l'an 2000 sera différent, c'est une nouvelle ère, enfin une autre histoire pour moi. Si bien qu'en ce début d'année je m'étais en effet vraiment défaits de plusieurs liens pénibles : plus d'activité professionnelle ou même d'activité associative, plus de problèmes d'ordre privé à réfléchir, de vieilles histoires se réglant. Les questions financières demeuraient cependant problématiques ; mon mari et moi-même avions une organisation budgétaire très acrobatique, autant dire une fort mauvaise gestion. Nous avions l'habitude de ce stress continu, d'autant que nos moyens n'étaient pourtant pas négligeables. En ce début d'année, j'attendais donc qu'il se passe quelque chose, comme au spectacle, quelque chose qui me sorte enfin de cette vie dont je ne percevais pas le sens, une vie pourtant qui paraissait aux yeux des autres pleine d'événements intéressants et enviables et jalonnée de rencontres passionnantes. Mon cursus, comme on dit, était original, riche en travaux intellectuels inhabituels et peuplé de gens avec lesquels j'avais en principe eu un bon contact. Mon niveau socioculturel était élevé, comme on dit aussi.

En ce Noël 1999, j'avais aussi dit adieu à mon père, je n'en pouvais plus d'aller le voir dans cette institution pourtant remarquable. La maladie d'Alzheimer dont il était atteint depuis

plusieurs années me minait moi aussi ; c'est moi qui avais dû décider de son placement en institution, ce n'était plus possible avec ma mère, ils habitaient loin, dans le Sud. Moi, de Paris j'ai décidé, mais au fond ce fut très dur. En ce Noël 1999, j'ai dit à ma mère que j'avais le sentiment de le voir pour la dernière fois : c'était à la fois une intuition et un souhait. Il mourra en effet en avril une semaine avant mon intervention chirurgicale. Un souhait aussi hélas, car cela faisait trois ans peut-être qu'il ne me reconnaissait pas : mon père était-il mort ou vivant ? Cette question envahissait souvent mes pensées et, je crois, m'épuisait. Aujourd'hui, de « là-haut », probablement, m'entend-il mieux. Je lui ai dit adieu. À Dieu, pensera ma mère, heureusement elle est croyante. Cette année 2000 sera dure pour elle aussi, elle s'en remettra souvent à Dieu.

Aujourd'hui, je suis peut-être en sursis ; les « nodules » du foie, migration de cellules rectales, sont toujours là, morts ou vivants, qui le sait. Mon oncologue a changé récemment de « chimio » au vu de résultats qu'il trouvait peu encourageants alors que les effets secondaires devenaient dangereux. Une autre « chimio », c'est une autre expérience, une autre angoisse. Je me sens là comme un cobaye à essayer toute la boutique, et pourtant la vérité c'est que je vis ; je cours même de TGV en TGV, d'amis en liens familiaux. Je cours vers un futur à construire que le passé me fait découvrir, jour après jour, grâce au concours de tous : amis, famille ; tous prennent leur part et m'aident chacun à sa façon.

Seule, c'était impossible, seule je n'aurais pas survécu à tant d'épuisement, tant d'angoisses, tant de pression, tant de contraintes inexplicables.

Je dois beaucoup à ces personnes qui sont venues nombreuses vers moi, surgissant même d'un passé lointain, me rappelant que j'avais bel et bien existé, me redonnant une histoire que ma mémoire ne me restitue pas facilement. Toutes ces personnes adultes, hommes et femmes, et ma fille bien sûr, m'ont tirée hors du gouffre, m'ont signifié leur attachement par des actions parfois très violentes pour elles-mêmes. Elles m'ont portée et continuent aujourd'hui de me suivre tant dans mes joies que mes